



REMY DE GOURMONT

LES FEMMES
ET
LE LANGAGE

A

P A R I S

CHEZ MADAME LESAGE



REMY DE GOURMONT

LES FEMMES
ET
LE LANGAGE

A
P A R I S
CHEZ MADAME LESAGE

The Project Gutenberg eBook of Les femmes et le langage

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Les femmes et le langage

Author: Remy de Gourmont

Release date: March 7, 2021 [eBook #64737]

Most recently updated: October 18, 2024

Language: French

Other information and formats: www.gutenberg.org/ebooks/64737

Credits: the Online Distributed Proofreading Team at <https://www.pgdp.net>
(This file was produced from images generously made available
by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at
<http://gallica.bnf.fr>)

***** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LES FEMMES
ET LE LANGAGE *****

LE SAGE ET SES AMIS

RÉMY DE GOURMONT

LES FEMMES
ET
LE LANGAGE

A
PARIS
CHEZ MADAME LESAGE

La part des femmes est si grande dans l'œuvre de la civilisation qu'il serait à peine exagéré de dire que l'édifice est bâti sur les épaules de ces frêles cariatides.

Les femmes savent des choses qui n'ont jamais été écrites ni enseignées, et sans lesquelles presque tout le matériel de notre vie quotidienne serait inutilisable.

Des cosaques, en 1814, ayant découvert une provision de bas, les enfilèrent immédiatement par dessus leurs bottes : exemple général de nos gestes les plus communs, si les femmes n'avaient pas été dans les siècles les patientes éducatrices de l'enfance.

Ce rôle est si naturel qu'il en paraît humble ; nous ne sommes frappés que par l'extraordinaire.

Le puissant outillage d'un tissage nous subjugue ; qui a jamais regardé avec émotion le simple jeu de deux aiguilles à tricoter ?

Cependant, comparé à ces petits morceaux de bois, le plus formidable métier mécanique n'est plus rien ; il représente une civilisation particulière : les aiguilles de bois ou de fer représentent la civilisation absolue.

Il faut en tout distinguer l'essentiel et ce qui est de surcroît. Dans la civilisation la part des femmes représente l'essentiel.

Cela est plus facile à sentir qu'à prouver, car il s'agit précisément des actes qui passent inaperçus le long de la vie, de toutes sortes de choses dont on ne parle pas parce qu'on ne les voit pas ou parce qu'on n'en comprend pas l'importance. Ainsi la physiologie a été longtemps ignorée tandis que la curiosité se portait aux monstres ; le phénomène continu disparaît pour nos sens.

Ce fut un citadin ou un prisonnier ou un aveugle soudain guéri qui s'avisa le premier de la beauté de la nature. Il y a une psychologie extérieure qui disparaît dans l'habitude ; analysée, elle révèle les actes volontaires les plus importants de la vie. Volontaires, c'est à dire contingents relativement aux mouvements primordiaux de la vie d'une espèce ; volontaires, en ce

qu'ils ont de particulier pour signaler une race ; volontaires, si l'on regarde la volonté comme la conscience d'un effort inconscient.

Sens ou faculté, la parole ne peut logiquement être séparée de l'ouïe, mais l'éducation de l'ouïe est beaucoup moins sensible que celle de l'appareil vocal ; on peut donc les considérer séparément, ou du moins sans observer un ordre précis en des acquisitions qui sont enchevêtrées comme tous les jeux de la vie. Remuer, entendre, voir, parler, tout cela se tient ; l'imitation se jette à la fois sur toutes les fonctions, quoiqu'on puisse établir un ordre de naissance appréciable pour chacune d'elles. Cet ordre importe peu en une étude où il s'agit non de l'intelligence qui reçoit, mais de l'intelligence qui donne, de l'extérieur, et non de la vie psychologique interne.

La parole est féminine. Les poètes et les orateurs sont des féminins. Parler, c'est faire œuvre de femme. La femme, parce qu'elle parle comme chante un oiseau, est seule capable d'enseigner le langage quand l'enfant tente d'imiter les sons qu'il a entendus, la femme est là qui le regarde, lui sourit et l'encourage ; il s'établit un contrat muet de travail entre ces deux êtres, et que de patience chez celui qui sait pour guider celui qui essaie ! Les premiers mots que prononce un enfant ne correspondent en son esprit à aucun objet, à aucune sensation ; l'enfant, à ce moment de sa vie, est un perroquet, et rien de plus. Il imite ; il parle parce qu'il entend parler. Si on se taisait autour de lui, la parole resterait figée dans son cerveau. De là l'importance du babillage de la femme, importance bien supérieure à celle des plus beaux poèmes et des philosophies les plus profondes. La fonction qui fait de l'homme un homme est l'œuvre particulière de la femme ; un enfant élevé par une femme très femme et très bavarde est plus tôt formé à la parole et par conséquent à la conscience psychologique ; aux soins d'un homme taciturne, le même enfant se développerait très lentement et si lentement peut-être qu'il n'atteindrait jamais la limite de son intelligence pratique.

S'il était possible d'assigner au langage une origine, on dirait qu'il fut la création de la femme. Mais le secret de toutes les origines nous échappera éternellement. Les oiseaux chantent, le chien aboie, l'homme parle. On ne se figure pas mieux un homme muet qu'un chien muet, qu'un pinson muet. Et si ces espèces jadis ont vécu sans voix, on ne comprend pas bien

pourquoi elles auraient acquis un organe dont se passent fort bien d'autres animaux, et même les oiseaux de terres australes. Si le langage s'apprenait ou se gagnait, si, pour en retrouver les premiers rudiments, les célèbres racines, il suffisait d'atteindre la mère commune du latin et du sanscrit, du grec et du saxon, on ne voit pas bien pourquoi le chien ne converse pas avec son maître autrement que par la queue, les yeux, des jappements. Mais le chien ne parlera jamais, parce que le génie d'une espèce animale est déterminé aussi rigoureusement que la forme des espèces cristalliques.

Que la plus ancienne langue fût composée de cinq ou six cents monosyllabes correspondant à autant d'idées générales, c'est une opinion maintenant sans valeur, mais qui eut de la force ; elle supporta plusieurs constructions dont l'extravagance ne fut pas d'abord évidente.

Cependant on n'avait jamais observé en aucune langue réelle quelque chose comme un réservoir même inconscient de racines. Les mots naissent les uns des autres par dérivation, venant au monde tantôt plus longs, tantôt plus courts que le mot premier. Cette dérivation est toujours dominée par un sens concret, réel et vivant ; aucun homme, s'il n'a fait des études spéciales qui lui aient gâté l'esprit, n'a le sens des racines. Les ba, be, bi, bo, bu des alphabets, voilà autant de racines, d'après la théorie ; mais, à chacun de ces sons, une série de significations parentes n'est pas dévolue ; ils peuvent, et dans la même langue, les assumer toutes au hasard, ou selon une logique dont les lois sont indéterminables.

Ce qu'il y a de primitif dans le discours, ce n'est pas le mot, mais la phrase. La phrase parlée de l'homme est instinctive, comme la phrase chantée de l'oiseau, comme la phrase jappée du chien. Le mot est un produit analytique.

Pour donner la priorité au mot sur la phrase, on était de cette idée que le mot est créé après que la chose a été perçue, l'homme agissant comme un nomenclateur, comme un professeur de botanique qui donne des noms à des brins de mousse. La réalité est différente. L'enfant balbutie des mots avant de connaître les objets dont ces mots sont le signe. Il est possible que l'homme ait parlé — jacassé — très longtemps avant que s'établît dans son esprit une relation fixe entre les choses et les sons familiers sortis de sa bouche. Des milliers de langues ont pu être ainsi successivement jacassées sur des milliers de territoires ; langues imprécises, avant tout musicales,

suites de phrases ou certains sons seulement correspondaient à des réalités. Mais ces sons, malgré leur importance, malgré leur valeur d'utilité et de représentation, on peut les supposer d'abord presque aussi fugitifs que le reste du discours. Une langue non écrite ne survit jamais à la génération qui la crée ; chez les sauvages, chaque génération crée sa langue, si bien que le grand-père est un étranger parmi ses petits-enfants.

Si l'on admet ce jacassement primitif, on admettra volontiers que la femme a dû y prendre une grande part, en même temps qu'elle excitait par ses rires et par son attention la verve des mâles. La femme est peu capable d'innovation verbale ; nulle jamais parmi celles qui furent tout de même de bons écrivains, ne se créa une langue dans le sens où l'on dit cela de Ronsard, de Montaigne, de Chateaubriand ou de Victor Hugo ; mais elle redit bien, et souvent mieux qu'un homme, ce qui fut dit avant elle. Née pour conserver, elle s'acquitte de son rôle en perfection. Elle rallume éternellement et sans se lasser à la torche qui va mourir une torche nouvelle et toute pareille. C'est entre les mains des femmes que brillent les « Lampada Vitai », danseuses du ballet de la vie ou vestales mélancoliques au fond des caves. Ce que la femme fut historiquement, elle le sera toujours et elle le fut toujours, dès avant l'histoire.

Des mots se fixent dans le jacassement primitif ; c'est l'œuvre de la femme. Née à l'attention par la monotonie de son labeur de ménagère,^[1] elle se révolte contre le renouvellement inutile des termes. Sa vie s'est compliquée en ce territoire où la chasse est abondante, où la nature est féconde ; les besoins des hommes croissent avec leur richesse, et en même temps les travaux de la femme. Travaillant davantage, elle a moins de temps pour écouter les discours et les chansons ; des nouveautés trop rapprochées la déroutent ; elle corrige le langage des hommes qui, à leur tour, se déconcertent. Ainsi naissent les mots usuels ; ainsi se multiplient dans le chant parlé de l'homme le nombre des sons fixes correspondant à des réalités.

[1] L'idée de faire entrer ainsi l'attention dans le monde par la femme est de M. Ribot, « Psychologie de l'attention ».

Il arriva aussi, et cela, sans doute, dès les temps les plus anciens, que la femme, dont la mémoire est excellente, eut retenu des parties de discours

plus musicales, mieux rythmées, quelque couplet semblable à ces mélodies que les nègres répètent insatiablement. L'homme créait ; la femme apprenait par cœur. Si un pays civilisé parvenait un jour à cet état d'esprit où toute nouveauté est aussitôt accueillie et intronisée à la place des idées et des rouages traditionnels, si le passé cédait constamment devant l'avenir, après quelque temps de curieuse frénésie, on verrait les hommes tomber dans cette hébétude du touriste qui ne regarde jamais deux fois les mêmes figures ; pour se ressaisir, ils devraient se retirer dans une vie tout animale, et la civilisation périrait. Une pareille fin semble avoir atteint d'anciens peuples, si pressés de renouveler leurs plaisirs que leur passage n'a laissé que des traces hypothétiques. C'est l'excès d'activité, bien plus que la torpeur, qui a conduit au dépérissement beaucoup de civilisations asiatiques. Partout où la femme n'a pu intervenir ou opposer l'influence de sa passivité à l'arrogance des jeunes mâles, la race s'est épuisée en essais fugitifs. On peut donc être sûr que là où s'est organisée une civilisation durable, la femme en fut la pierre angulaire. Se levant, comme récitatrice, devant le créateur, la femme fonde un répertoire, une bibliothèque, des archives. Le premier cahier de chansons, ce fut la mémoire d'une femme ; et ainsi du premier recueil de contes, de la première liasse de documents.

Cependant l'invention de l'écriture vint, comme successivement tous les progrès, diminuer l'importance archivée de la femme. Tout ce qui parut digne de mémoire étant fixé par des signes sur des matières durables, la femme se donna le souci et le plaisir de faire vivre ce que les hommes condamnaient à l'oubli. Elle s'est acquittée de sa tâche avec une fidélité que la matière a presque toujours trahie ; et c'est ainsi que des contes qui ne furent jamais écrits, et qui remontent assurément aux temps les plus lointains sont venus jusqu'à nous. Les femmes qui s'en étaient amusées, petites, en amusèrent leurs enfants. Malgré les efforts de la pédagogie rationnelle qui voudrait bien substituer au « Petit Poucet » l'histoire de la Révolution ou celle de la fondation de l'empire allemand, c'est avec le conte bleu ou rouge, d'amour ou de sang, que les mères continuent d'endormir les enfants sages. Or, il s'est trouvé que cette littérature orale, dont les thèmes dépassent en nombre ceux de la littérature écrite, était de la plus grande beauté et par conséquent d'une importance suprême. On doit la sauvegarde presque intégrale de ce trésor au génie conservateur de la femme.

Elle garda aussi les chansons, les musiques (et les danses qui s'y joignent) dont l'homme se détache à l'âge même où il quitte la jeunesse. Pour lui, ce sont des futilités, et il n'y songe plus ; pour la femme, ce sont des moyens de plaire, et elle y songe toujours, et sans espérance, elle s'y rejette pour revivre les félicités passées. Les vieilles femmes prolongent ainsi la jeunesse de leur cœur.

Il ne semble pas que les femmes aient eu une grande part dans l'invention des contes et des chansons ; elles ont maintenu, ce qui est une manière de créer ; mais on trouve cependant la marque de leur esprit en certaines variantes. Leur tendance fut d'adoucir le dénouement d'un conte, de calmer l'effervescence d'une chanson trop folle. Cette intervention sauva la vie à beaucoup de ces petites choses en les mettant à la portée des enfants, dont la mémoire est un coffret très sûr.

Avec la littérature les femmes conservaient tout un ensemble de notions qu'il est difficile de déterminer. Il ne s'agit pas du long chapelet des superstitions, mais de ce que les superstitions, les croyances, les traditions contiennent de sens pratique. Pour évaluer l'importance de ce chapitre de la connaissance humaine il faut se recueillir en une sorte d'examen de conscience ; alors, ayant longtemps réfléchi, on saura trier les choses qui s'apprennent dans les livres et celles qui ne furent jamais écrites et que pourtant tout le monde sait. Ce qu'il y a de vraiment indispensable pour la conduite dans la vie nous a été appris par les femmes ; les menues règles de la politesse, ces gestes qui nous ouvrent la cordialité ou la déférence d'autrui, ces mots qui font bienvenir, ces attitudes qu'il faut varier selon les caractères et les situations, toute la stratégie sociale. C'est en écoutant les femmes qu'on apprend à parler aux hommes, à s'insinuer dans leur volonté, car seules celles qui savent plaire peuvent enseigner à plaire.

Avant même de parler, un enfant connaît la valeur d'un sourire ; c'est son premier langage, et rien ne prouve qu'il soit absolument instinctif. L'animal n'a d'attitudes que celles qui sont le signe d'un besoin ; il y en a de belles, il y en a de jolies, il n'y en a pas de volontaires. Le sourire du plus petit enfant voile souvent une intention. La femme lui a appris le mystère des échanges et que pour un geste aimable on peut acquérir des nourritures et les autres choses nécessaires à la vie. La petite fille, mieux disposée à goûter cet enseignement, connaît la valeur du pli de ses lèvres et du geste

qui agite sa main rose, et cela bien avant que la connaissance des signes vocaux ait permis à son cerveau tendre le raisonnement élémentaire. C'est donc chez elle imitation pure ; mais l'acte est favorisé par le souvenir du but déjà atteint aux premiers essais, et il y a là un exemple très curieux et très obscur d'un effet déterminant sa cause dans l'inconscience physiologique.

Les femmes n'ayant guère dans la vie que des relations passionnelles, ces jeux très primitifs restent le fond de leur tactique sociale ; les hommes à mesure qu'ils vivent, sentent le besoin de compliquer cette science élémentaire, mais elle leur demeure toujours une ressource suprême : attendrir son vainqueur, lui plaire, tel est le dernier argument du vaincu.

Toute la mimique est l'œuvre des femmes. Même silencieuse, une femme parle encore, et souvent avec une sincérité que n'ont pas ses paroles ; même immobile, elle parle encore et souvent avec plus d'éloquence que par des mots ou des gestes. La conformation de son corps fait que sa respiration est un langage ; le rythme de sa poitrine dit l'état de son âme et les degrés de son émotion. Aucun discours ne trouve un homme plus sensible. Mais leurs yeux disposent d'un clavier plus étendu, quoique moins émouvant. Avec les yeux, avec l'arc de la bouche muette diversement infléchi, la femme peut aller jusqu'au bout de sa pensée. L'œil pâlit ou s'avive, lève ou abaisse son regard, et c'est le désir ou le dédain, le dépit ou la promesse, autant de pages qu'un homme comprend dès qu'il a intérêt à les lire. A ces lueurs et à ces mouvements, le jeu des paupières ajoute sa valeur ; ce jeu est affirmatif, négatif, interrogateur. Il profère un oui bref et net et un oui de langueur et d'abandon ; il questionne sur le ton de la colère ou celui de la plainte ; il refuse par un arrêt brusque à moitié de la prunelle qui voile les yeux sans les fermer. Mais que d'autres nuances et que le sourire aussi est riche en paroles ! Toute la femme parle ; elle est le langage même.

Ses enfants seront d'abord des mimes. Comme leur mère ils sauront parler d'abord avec tout ce qui ne parle pas, acquisition précieuse. Darwin a trouvé chez les animaux l'esquisse de l'expression des émotions. Il y a dans la mimique humaine une importante part d'instinct ; la femme a cultivé ces mouvements primitifs, elle les a chargés de nuances, elle les a multipliés ; aux signes des émotions vraies sont venus se joindre les signes des émotions fausses, et alors seulement il y a eu langage. L'expression animale

des émotions n'est pas un langage, car elle ne saurait feindre ; le langage vrai commence avec le mensonge. Il y a un sens du réel dans le mot fameux : « Le langage a été donné à l'homme pour déguiser sa pensée. » Le mensonge, qui est la seule preuve extérieure de la conscience psychologique, est aussi la seule preuve que des gestes sont un langage et non une mimique inconsciente ; le mensonge est la base même du langage et sa condition absolue. L'analyse des faits linguistiques démontre cela assez bien, puisque tout mot contient une métaphore et que toute métaphore est un déplacement de la réalité, quand elle n'est pas un mensonge voulu et prémédité. Mais à prendre le langage tel qu'il nous apparaît, et en supposant que chaque mot corresponde à un objet, on peut dire que s'il existait un homme qui n'eût jamais menti, cet homme n'aurait jamais parlé. Ce n'est pas parler, en effet, que de dire « J'ai peur » ou « J'ai froid » quand on a peur ou qu'on a froid ; c'est exprimer une émotion ou une sensation au moyen de signes verbaux, analogues au tremblement de l'animal transi ou affamé. Mais si au contraire, niant son émotion ou sa sensation, l'homme qui a froid dit : « J'ai chaud » et l'homme qui a faim : « Je n'ai pas faim » il parle, qu'il use des paroles, des gestes ou des signes de l'écriture, à cela, au mensonge, c'est-à-dire à la conscience, on reconnaît l'homme. Mensonge, que l'on ne s'y trompe pas, prend ici le sens de : expression d'une sensation imaginaire ; il s'agit de psychologie et non de morale, domaines séparés.

Si la femme est le langage, elle doit donc être le mensonge, et aussi la conscience. Tout cela se tient et ne fait qu'un. Le premier de ces points n'a pas été étudié, mais l'opinion populaire lui est favorable. Outre qu'elles parlent plus volontiers que les hommes, elles usent d'une syntaxe meilleure, d'un vocabulaire moins hasardé, elles prononcent bien : on sent que le langage est leur élément. Le second point : le mensonge, est incontesté ; mais on en fait un crime aux femmes, alors qu'il est la conséquence d'un autre don et d'ailleurs une affirmation de leur spiritualité. Les femmes mentent plus que les hommes ; c'est donc qu'elles ont un plus grand sentiment de l'indépendance, une conscience plus vive : et voilà le troisième point atteint, sans qu'il soit besoin, semble-t-il, d'une démonstration minutieuse.

On a parlé du mensonge hystérique ; il est probable qu'il y a là un abus, non dans les termes, mais dans l'intention qui les a unis. Si l'on veut dire

mensonge inconscient, c'est une absurdité. Le mensonge est, au contraire, le signe même de la conscience, et il ne peut y avoir mensonge que là où il y a conscience pleine et active. Il ne faut pas confondre une sensation délirante exprimée telle qu'elle a été sentie avec le travestissement volontaire donné à l'expression d'une sensation vraie, confondre avec le dernier le premier terme de la série. L'animal ne ment jamais ; comment le pourrait-il ? Il est forcé d'exprimer, telle qu'il éprouve, sa sensation. S'il a envie de mordre, le chien retousse ses babines, montre ses dents. Le voit-on se contenir, faire l'hypocrite, mentir ? C'est qu'au contact de l'homme il a peut-être acquis un rudiment de conscience ; c'est que l'éducation qu'il a reçue se trouve à ce moment en conflit avec son instinct. D'ailleurs la ruse, et surtout appliquée à la défense ou à la quête de la vie, est toute autre chose que le mensonge ; c'est une forme aiguë de la prudence. Le vrai mensonge est sans but, sans utilité que d'affirmer un détachement supérieur ; il apparaît tel qu'une négation des liens qui attachent l'homme à la réalité ; par quoi il se rapproche de la poésie et de l'art, dont il est un des éléments. L'art est né, comme le mensonge, d'une vive conscience, des sensations et des émotions ; il affirme un état de sensibilité extrême, en même temps qu'une tendance à repousser ce réel dont les sens d'un homme furent blessés. L'art, quelle que soit sa forme, implique une connaissance approfondie des signes, et la volonté de les transposer sans tenir compte de leurs concordances usuelles. L'artiste est celui qui ment supérieurement, au-dessus des autres hommes. S'il ment avec la parole, c'est le poète ; avec le son inarticulé, c'est le musicien ; avec les formes dont il fixe les attitudes, c'est le sculpteur, et son art n'est que le développement extrême du langage des gestes (dont le danseur fixe un état très fugitif) ; avec les lignes et les couleurs, c'est le peintre, et que fait-il ? Sinon de rendre aux hiéroglyphes des écritures primitives leur véritable aspect et toute leur ampleur naturelle ? L'art est un langage et n'est que cela.

Mais si la femme est le langage, d'où vient qu'elle se voit si médiocrement manifestée dans les jeux suprêmes du langage ? Des critiques, pour la flatter, ont allégué on ne sait quelle hérédité latérale, par quoi on démontre que, filles de mères de moins en moins cultivées, à mesure que l'on remonte le cours des siècles, il n'est pas surprenant que leurs aptitudes soient moindres que celles des mâles. Cela n'est pas sérieux,

car le génie ni le talent n'ont rien à voir avec les cultures antérieures ; il y a des aptitudes que le milieu développe. Pourquoi une fille n'hériterait-elle pas de cette aptitude comme un frère? D'ailleurs voilà des milliers d'années que l'on apprend la musique aux femmes, et c'est peut-être là qu'elles ont encore le moins créé. La cause est plus profonde. La femme est le langage mais le langage élémentaire, le langage utile ; son rôle n'est pas de créer, mais de conserver. Elle s'en acquitte à merveille. Elle ne crée ni les poèmes ni les statues, mais elle crée les créateurs des poèmes et des statues ; elle leur enseigne le langage, qui est la condition de leur science ; le mensonge, qui est la condition de leur art ; la conscience, qui leur donne le génie, quand l'enfant, vers six ou sept ans, sort des mains de la femme, l'homme est fait. Il parle, et c'est tout l'homme.

La grande œuvre intellectuelle de la femme est l'enseignement du langage. Les grammairiens et leurs succédanés, instituteurs et professeurs, s'imaginent être les maîtres du langage et que sans leur intervention la langue des hommes périrait dans la confusion et l'incohérence ; on les entretient depuis des siècles dans cette illusion, et pourtant il n'en est pas de plus ridicule. Les femmes sont les ouvriers élémentaires, et les poètes les ouvriers supérieurs du langage, les uns et les autres inconscients de leur rôle ; l'intervention du grammairien est presque toujours mauvaise, à moins qu'elle ne se borne à constater des faits, à moins qu'elle n'ose ramener vers les mains des femmes et des poètes une influence que la science ne saurait exercer qu'avec injustice. Voici des enfants qui parlent ; ils s'en vont à l'école recevoir une leçon de grammaire. Ils parlent et usent de toutes les formes du verbe et de toutes les nuances de la syntaxe avec aisance et justesse. Ils parlent, mais voilà l'école, et le maître triomphe de leur apprendre ce que c'est que l'imparfait du subjonctif. A une fonction l'écolâtre a substitué une notion ; il a remplacé le geste par la conscience du geste, le mot par sa définition : il enseigne la grammaire, il n'enseigne pas le langage.

Le langage est une fonction ; la grammaire est l'analyse de cette fonction. Il est aussi utile de savoir la grammaire pour parler sa langue naturelle que de savoir la physiologie pour respirer avec ses propres poumons ou marcher avec ses jambes. Comparé au rôle de la mère ignorante qui cueille comme une fleur le premier mot épanoui sur les lèvres

de l'enfant, le rôle du maître est presque nul. Ce mot qui vient de fleurir, c'est la mère elle-même qui l'a semé, car si le langage est une fonction, il faut lui donner les matériaux sur lesquels elle puisse s'exercer. Le bavardage futile d'une femme, si peu différent de celui de la petite fille qui parle à sa poupée, voilà la première leçon de l'enfant et celle qui en importance dépasse toutes les autres ; autant de mots, autant de graines qui vont germer, pousser, fructifier dans le jeune cerveau. Sans cette semence sans cesse jetée à la volée, la fonction linguistique de l'enfant resterait inerte et il ne sortirait de ses lèvres que des sons vagues et peut-être inarticulés. On s'est demandé parfois quelle langue parleraient des enfants élevés ensemble hors de portée de la voix humaine. Ils n'en parleraient peut-être aucune. C'est une question que nul ne peut résoudre. En tout cas, ils ne parleraient qu'une langue rudimentaire, c'est-à-dire trop sèche, variable et entièrement inconnue, car il n'y a pas plus de racines innées que d'idées innées. L'enfant ne crée pas sa langue, encore moins il ne secrète pas sa langue ; il l'apprend. Il parle selon qu'on parle autour de son berceau ; il est phonographe d'abord et aussi mécaniquement que l'instrument même. Avant de pouvoir situer les signes vocaux au-dessus des objets, il les possède en grand nombre, mais en confusion, « en vrac ». Ensuite il apprendra à utiliser cette richesse ; comme il connaît d'une part les mots et d'autre part les objets, l'opération qui va les réunir dans sa mémoire lui sera des plus faciles et des plus naturelles. La femme dirige cette répartition avec joie, et elle s'admire en admirant les progrès de l'enfant ; elle croit que la double acquisition du mot et de l'objet se fait intégralement à son ordre, et cela lui donne de l'orgueil. Ainsi l'ignorance du mécanisme physiologique de l'enfant assure le succès de l'éducatrice.

Ce langage que l'enfant tient tout entier de la femme, c'est en son honneur que plus tard il l'exercera volontiers comme poète, conteur, philosophe, théologien ou moraliste, comme créateur de valeurs selon l'expression très forte de Nietzsche. La plus grande partie de la littérature est l'œuvre indirecte de la femme, faite pour elle, pour lui plaire ou la piquer, pour l'exalter ou la dénigrer, toucher son cœur, idéaliser ou maudire sa beauté et son amour. Il a fallu que les deux sexes fussent aussi profondément dissemblables, aussi étrangers, aussi opposés, pour que l'un se soit fait l'adulateur de l'autre. Avec la parité des goûts, des besoins, des

désirs, les différences corporelles n'eussent pas suffi ni le commandement de l'espèce. L'humanité ne pouvait se perpétuer sans l'amour, et l'amour eût été impossible sans les divergences radicales qui font que l'homme et la femme sont deux mondes l'un à l'autre impénétrables. On ne peut adorer que l'inconnu ; il n'y a plus de religion là où il n'y a plus de mystère. La femme inconnue fut adorée par l'homme naturellement religieux.

Dans toutes les sociétés, tant qu'elle est jeune et belle, la femme, et même esclave, est la maîtresse de la civilisation ; les poètes que sa grâce a inspirés augmentent cette suprématie en faisant d'elle l'objet de leurs chants, et la poésie, qui ne voulait d'abord que dire les joies de la possession ou les affres du désir, achève son évolution en créant l'amour. Car l'amour, avec tout ce que contient ce mot, de sentiment, de passion, de rêve, de bonheur, de larmes, est bien une création verbale et l'œuvre même de l'imagination des artistes du langage.

C'est dans les poèmes, les contes, les récits traditionnels, que l'homme vulgaire, enclin à la seule jouissance, a appris à aimer, à augmenter jusqu'à l'infini des joies médiocres et des chagrins futiles. Répétons ici le mot de Nietzsche : « Le Poète a été le créateur des valeurs sentimentales. » Mais, presque aussitôt créées, elles lui ont échappé, s'emparant de ces valeurs nouvelles, la femme les a transformées en instruments de règne ; elle a cueilli avec simplicité les fruits du langage, son œuvre.

Comment l'amour évolua sous cette domination et tous les bienfaits qui en ont été la conséquence, ce serait un long chapitre de l'histoire de la civilisation.

Il a été tiré de cet ouvrage, le neuvième de la collection « Le Sage et ses Amis » 20 exemplaires sur papier du Japon, numérotés 1 à 20. — 20 exemplaires sur papier Roma jaune de Naples numérotés 21 à 40. — 210 exemplaires sur papier Madagascar des papeteries Navarre, numérotés 41 à 250. Il a été tiré, en outre, 75 exemplaires sur papier Roma jaune paille, numérotés en chiffres romains I à LXXV, réservés à Monsieur Édouard Champion, pour la Société des Médecins Bibliophiles et les Bibliophiles du Palais.

Cet exemplaire porte le N°

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LES FEMMES ET
LE LANGAGE ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project

Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to

you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the

efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment

including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a

copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:
www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.